

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Collignon, Béatrice (1996) *Les Inuits. Ce qu'ils savent du territoire*. Paris, L'Harmattan (Coll. « Géographie et Cultures »), 254 p. (ISBN 2-7384-4849-6)

par Gérard Duhaime

Cahiers de géographie du Québec, vol. 42, n° 115, 1998, p. 126-128.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/022718ar>

DOI: 10.7202/022718ar

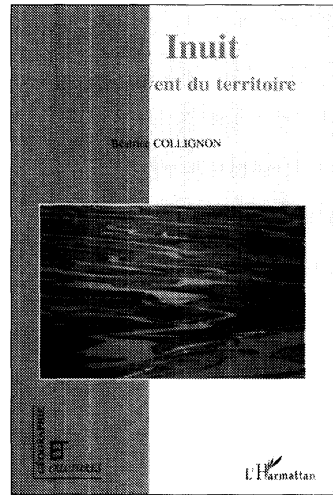
Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

COLLIGNON, Béatrice (1996) *Les Inuit. Ce qu'ils savent du territoire*. Paris, L'Harmattan (Coll. «Géographie et Cultures»), 254p. (ISBN 2-7384-4849-6)



Le livre de Béatrice Collignon porte sur les connaissances du territoire qu'ont les Inuits de la région de l'île de Victoria, dans l'Arctique central canadien. Contrairement à la thèse de doctorat dont il est issu, le titre du livre est trompeur: tandis que le titre de la thèse précise en effet qu'il ne s'agissait pas indistinctement de tous les Inuits, le livre ne transmet pas cette précision. Compromis de bon aloi entre les impératifs de la mise en marché et la rigueur scientifique? L'on pourrait admettre que c'est le cas. Mais il me semble que l'ouvrage est entièrement construit sur le mode d'un compromis, et que, néanmoins, cette ambivalence produit un résultat de bonne valeur.

Deux grands pans organisent le travail de B. Collignon. La première moitié de l'ouvrage expose le contexte de la recherche, alors que la seconde présente les résultats, les analyses et les interprétations issus de son enquête toponymique.

Au chapitre premier, l'auteure présente d'abord les principales caractéristiques ethnographiques passées de la population étudiée (organisation sociale, cycle annuel) et l'histoire récente de la sédentarisation. Le deuxième chapitre expose les techniques de création des données originales employées ainsi que les sources consultées. Enfin, le troisième chapitre explique les connaissances géographiques documentées des sujets étudiés, et leurs caractéristiques propres. Cette partie de l'ouvrage met en évidence que ces connaissances ressortissent «à deux champs indépendants du savoir: celui des activités cynégétiques et celui de la tradition orale» (p. 104), et qu'elles ne forment pas un champ autonome du savoir, comme la géographie cartésienne.

Les développements méthodologiques trouveront peut-être une utilité chez ceux qui, suivant cette voie de recherche de plus en plus fréquentée, entreprendront des enquêtes toponymiques. Ici, le souci du détail est manifeste. B. Collignon fait partager en quelque sorte intimement les méandres de sa démarche, ses à priori, ses étonnements, ses hypothèses changeantes, au cours d'un long récit émaillé de bons sentiments à l'égard de la population étudiée. D'ailleurs, cette caractéristique marque non seulement la première portion du livre, mais encore l'ensemble. Ainsi, présentant ses résultats, explique-t-elle par exemple: «Mon hypothèse était sans doute logique, les premiers témoignages portaient à croire qu'elle était juste, et pourtant... Au cours des enquêtes auprès des Anciens, dans tous les villages [...], je fus frappée de constater qu'il n'y avait pas de concordance systématique entre grands voyageurs et experts en toponymie locale» (p. 114).

En somme, l'auteure propose l'histoire franche de sa découverte d'un univers qui lui aurait été étranger. Bien que l'on puisse comprendre ceci comme une forme de l'écriture (l'ensemble rappelle les reportages aventuriers de tradition française), il ne faut pas s'y tromper car il s'agit d'un choix fondamental que l'auteure dit avoir opéré: celui de comprendre le corpus rassemblé par les catégories vernaculaires elles-mêmes, plutôt que par l'imposition d'une science achevée extérieure au corpus. Mais en réalité, B. Collignon réalise une opération tout à fait courante d'analyse de contenu, en déduisant les catégories analytiques du corpus pour en révéler la cohérence d'ensemble.

L'expression de ses choix méthodologiques est dévoilée plus clairement dans la seconde partie de l'ouvrage. Au chapitre quatrième, les toponymes recueillis sont présentés suivant qu'ils désignent des entités spatiales directement ou indirectement (par les éléments contextuels retrouvés dans le discours accompagnant l'énonciation du toponyme). Au chapitre cinquième, l'analyse conduit à caractériser les connaissances spatiales, et montre que celles-ci sont liées à la morphologie sociale des Inuits. L'auteure soutient que la structure du savoir territorial inuit se distingue notamment par «l'absence de principe hiérarchique dans l'ordonnement des connaissances: aucune n'a la préséance et, selon les données du moment, telle ou telle sera mobilisée d'abord, sera plus importante que les autres» (p. 154).

En guise de démonstration, elle propose une double analogie de cette organisation du savoir, premièrement avec la structure sociale traditionnelle (société peu hiérarchisée) et deuxièmement avec le langage (langue agglutinante). Ces conclusions sont toutefois insatisfaisantes aux yeux même de l'auteure, qui voit bien que la société inuite n'est plus celle qu'avaient observée les ethnographes du début du siècle. Ainsi le dernier chapitre nuance-t-il ces résultats: en effet, montre B. Collignon, la société inuite contemporaine n'est pas homogène et les connaissances ne sont pas uniformes chez tous les Inuits; elles n'ont pas les mêmes contenus pour le territoire circonvoisin et elles ne portent plus exclusivement sur le territoire circonvoisin. Ce chapitre lucide élargit la perspective, en sortant l'analyse toponymique des catégories dites traditionnelles; il contribue à une compréhension qui correspond davantage à la réalité contemporaine.

Au total, l'étude est bonne. On peut lui reprocher, ici et là, certaines imprécisions, comme l'utilisation erronée de concepts pourtant fondamentaux dans le contexte (nature et culture, p. 31; individu et communauté, p. 40), ou le recours à des artifices, comme l'évocation d'une anecdote vécue par l'auteure pour montrer la véracité d'une analyse du comportement passé (p. 23). Compte tenu des objectifs du livre, il ne s'agirait, somme toute, que de petits problèmes.

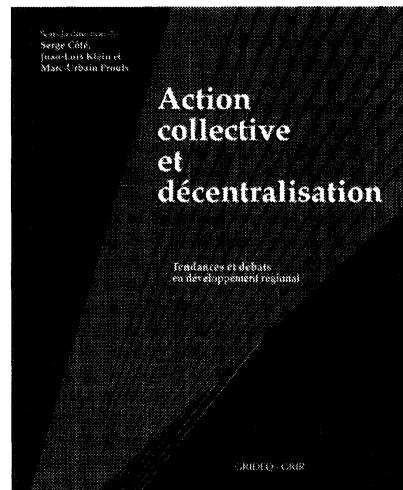
Cet ouvrage souffre pourtant d'une lacune plus sérieuse. Il s'attaque à la question du savoir inuit qu'il prétend révéler en donnant la parole aux sujets, en n'utilisant que les catégories vernaculaires pour mener l'analyse, en évitant, du moins en principe, d'imposer quoi que ce soit d'extérieur au corpus. Mais la méthode est en porte-à-faux. L'ouvrage propose en effet une analyse distante, qui ne relève nullement de la tradition inuite, mais de la tradition scientifique et de la géographie cartésienne.

C'est précisément ici que cette sympathie pour les Inuits comme réalité globale (tel que le laisse entendre le titre) et comme réalité extérieure et étrangère (tel que le rappelle ici et là les accents de récit d'aventure) devient le trait distinctif de l'ouvrage. B. Collignon fait de la science qui est autre chose que la répétition des savoirs traditionnels; tout se passe pourtant comme si elle avait succombé à ses bonnes intentions ou — ce qui revient au même — à l'ambiance normative du courant d'étude sur les savoirs traditionnels, en donnant à son texte des accents parfois proches, dirait-on, d'une certaine complaisance.

Drôle de problème que celui de l'humilité scientifique, par ailleurs nécessaire à un travail rigoureux de mise à l'épreuve des hypothèses, qui se travestit en une sorte de honte pour éviter l'ethnocentrisme sacrilège.

Gérard Duhaime
GÉTIC
Université Laval

CÔTÉ, Serge, KLEIN, Juan-Luis, PROULX, Marc-Urbain, eds (1997) *Action collective et décentralisation*. Rimouski, GRIDEQ et GRIR (Coll. «Tendances et débats en développement régional», n° 3), 258 p. (ISBN 2-9200270-61-3)



La décentralisation est dans l'air du temps. Depuis deux ans, en effet, dans la foulée de la Commission sur l'avenir du Québec, les discours et les écrits politiques, journalistiques, gouvernementaux et universitaires sur le sujet ont été nombreux. Cet ouvrage collectif, qui rassemble les actes du colloque de la section «Développement régional» de l'ACFAS 1996, apporte une contribution supplémentaire au débat. Divisé en trois parties, il regroupe 14 textes signés par 23 universitaires.

Dans un texte introductif, Storper parle des régions comme des «économies de variété». À l'heure de l'économie d'apprentissage, affirme-t-il, le rôle de l'analyste consiste à comprendre la structure complexe des interrelations réflexives (les «conventions») qui rendent possible la coordination des acteurs dans les activités de production. Il lui incombe donc de «repérer la présence ou l'absence d'une cohérence génératrice de [telles] conventions dans une région» (p. 14). Bien que stimulante, la perspective ouverte par Storper trouve malheureusement peu d'écho dans la suite de l'ouvrage.